

BULLETIN

SEPTEMBRE 2013

Célébration des cent ans de l'Histoire... de Duclos

Le 7 septembre dernier, notre Société a tenu son assemblée générale à Saint-Paul-d'Abbotsford dans les Cantons-de-l'Est dans la petite église anglicane de l'endroit située dans le rang de la Montagne. Cette dernière date de 1822 et fait partie d'un ensemble patrimonial qui comprend le presbytère, la salle paroissiale, un cimetière ainsi qu'une autre église, Abbotsford United (1829), qui avait d'abord été congrégationaliste puis méthodiste, et son cimetière. Nous y avons été accueillis par Marie-Cécile Brasseur-Frisk, responsable de l'église anglicane qui nous a rappelé l'intérêt patrimonial des lieux... et qui nous avait cueilli quelques pommes de son verger.

Notre assemblée regroupait une douzaine de personnes, des piliers de la Société venus de Montréal, Sherbrooke, Ottawa et Québec. Elle a permis à notre président de rappeler brièvement nos activités de l'année. C'était notre dixième anniversaire et nous l'avons fêté comme il se doit. Notre site Web nous cause problème parce qu'il n'a pas été mis à jour depuis longtemps, le responsable éprouvant des problèmes de santé sérieux. Ainsi il y manque au moins 1500 noms de généalogie et on ne peut y consulter les nouvelles biographies écrites par Jean-Louis. On peut souligner le classement par un étudiant d'au moins deux dossiers de nos archives: Therrien et Bruneau. Nous avons ainsi un modèle et il y a là du travail pour un bénévole. Le Comité mis sur pied pour s'occuper de l'Héritage Feller à Saint-Blaise est très actif. La MRC, la municipalité, le député, les sociétés d'histoire locale soutiennent le projet tout comme la nôtre. Marie-Claude



Rocher étudie les possibilités qu'offre le site, recherche pour laquelle nous avons obtenu 7500\$ de subvention. Cela devrait porter des fruits sur quelques années. Notre Société ne pourrait agir sans ses membres bénévoles et notre président en a profité pour remercier chacun de sa participation.

Notre secrétaire a ensuite fait rapport de ses activités. En plus de s'occuper du Bulletin et de chercher des collaborateurs, il a surtout mis son énergie cette année à la mise au point de la biographie de Rieul Duclos et de la préparation d'un examen critique du contenu de son Histoire. Richard Loughheed en a particulièrement analysé la théologie et les valeurs. Nous avons ainsi bénéficié de l'expertise de M.

Luc Cordeau pour sa connaissance des lieux et de Mme Anne-Marie Charest pour les documents pertinents conservés au Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe. Par ailleurs, le secrétaire a travaillé à la rédaction de trois plaques commémoratives sur Émileville (Saint-Pie), Bérée et Belle-Rivière, mais elles n'ont pu être réalisées pour des questions de financement encore à trouver. Le secrétaire a aussi préparé la visite du Vieux-Montréal à l'occasion du dixième anniversaire et un survol des réalisations des activités en dix ans.

Le rapport de notre trésorier nous montre clairement quel est l'état de nos finances. Il est évident que nos réserves diminuent (moins de 2000\$) et qu'il faut viser à ce que nos activités s'autofinancent

le plus possible, certaines dépenses comme le loyer étant incompressibles.

Les rapports sont demeurés brefs pour laisser plus de temps à la discussion. Divers problèmes ont surgi. Pour remplacer le site web actuel, il faudrait déboursier plus de 3000\$, ce qui est impensable. De plus, il faut absolument régler la gestion des adhésions avec un logiciel approprié. Alain nous propose donc d'avoir un deuxième site qui nous permettrait d'inscrire directement nos activités, nos échanges et de suivre à chaque mois le renouvellement des adhésions. L'assemblée est d'accord pour explorer cette voie et d'engager les sommes nécessaires.

L'autre problème est lié au financement des activités. Dans ce but, il faut réanimer notre Comité des Amis et qu'il voit à trouver des pistes utiles pour notre financement (préparer un concert, solliciter des entreprises évangéliques, rejoindre des anciens, etc.). Malheureusement, il semble difficile d'obtenir dans les conditions actuelles le statut d'organisme de charité. Alain se chargera de cette reprise du comité des Amis de la Société.

mier travail ne serait pas inutile. Il faudra trouver par la même occasion le logiciel approprié pour pouvoir y faire des recherches, un essai il y a deux ans s'était avéré concluant.

La Société devrait planifier ses activi-

tisme français au Canada et aux États-Unis (1913) de Rieul-Prisque Duclos. Outre une biographie détaillée et illustrée de l'auteur, ce livre comporte la transcription de quelques lettres, un résumé de celles qui sont conservées au Centre d'his-



La numérisation de *L'Aurore* avait été interrompue parce qu'on pouvait douter de la qualité suffisante pour les objectifs. Il semble que ce soit une crainte inutile, le travail avec l'aide d'un appareil photo convenant tout à fait et, même dans le cas de l'adoption d'une autre technique de numérisation ultérieurement, ce pre-

tés une année à l'avance (comme cela se fait généralement ailleurs, on a en septembre le programme des activités jusqu'au mois de juin suivant) et ainsi mieux évaluer les dépenses à encourir.

L'après-midi a été consacré au lancement d'un petit livre intitulé: Célébration des cent ans de l'Histoire du protestan-

toire de Saint-Hyacinthe, une analyse de l'œuvre, de ses valeurs et de sa théologie, le tout accompagné de corrections orthographiques diverses, notamment pour les noms propres. Le livre apporte aussi quelques remarques et corrections touchant certains passages du texte de Duclos. Finalement le livre comporte trois index: des noms propres, des titres cités et des thèmes abordés, ce qui manquait jusqu'à présent puisque les rééditions se contentaient de reproduire l'œuvre telle quelle. Jean-Louis nous a présenté à cette occasion la biographie de l'auteur et Richard a souligné les valeurs inscrites dans l'ouvrage. On peut se le procurer auprès de la Société au prix de 12\$. Nous l'avons tiré à seulement 40 exemplaires dont près des trois quarts se sont déjà envolés.

Les membres qui le désiraient se sont ensuite rendus au cimetière d'Émileville qui était situé à l'arrière de l'ancienne église et reste maintenant seul, bien entretenu, pour témoigner de ce passé. En bref, l'église de Saint-Pie construite en 1856 sous la supervision d'Antoine Duclos notamment (enterré dans le cimetière) fut démolie en 1909 pour être remplacée

par une nouvelle... qui n'a servi que l'été jusqu'au début des années 1960. Alors inutilisée, elle fut vendue à un particulier qui l'a transportée dans un champ à Abbotsford. Elle est disparue dans un incendie en 1991. La communauté de Saint-Pie avait été importante durant ses quarante premières années (à partir de sa création en 1844). L'émigration et les migrations vers la ville lui ont enlevé progressivement l'essentiel de ses membres. On avait construit un presbytère à côté au début des années 1890 et une petite école en 1900. Pourtant la communauté n'avait plus qu'une dizaine de membres en 1902 si bien qu'on lui retira le statut d'église constituée en 1912. Triste évolution. La journée s'est terminée à cet endroit, les participants ne désirant pas se rendre au cimetière de Bérée situé à quelque 20 kilomètres de là. Journée intéressante comme en témoignent les photos prises à cette occasion.



1^{re} rangée : Dorothy et René Péron, Jocelyn Archambault, Richard Strout

2^e rangée : Luc Mercier, Jocelyne Auclair, Fernand Fait, Jean-Louis Lalonde

3^e rangée : Luc Cordeau

(absents : Fernand Westerveld [photographe], Richard Loughheed, Howard Ransom et Alain Gendron)

Le cimetière d'Émileville et l'histoire de sa communauté protestante

Le Réveil suisse (vers 1800-1850) a conduit des convertis à vouloir évangéliser le monde. C'est dans ce contexte qu'Henriette Feller et Louis Roussy se sont établis à Saint-Blaise-sur-Richelieu (Grande-Ligne) en 1835. Dans un Bas-Canada sous-scolarisé, la missionnaire Feller y ouvre une classe dans le grenier des Lévêque, ce qui mènera à la création d'un pensionnat précédé de la formation d'une petite église.

La naissance de la communauté (1840 - 1855)

En 1840, l'action du colporteur de bibles Louis Beaudin amène la conversion à Saint-Pie d'Antoine Duclos et de plusieurs familles. L'instituteur Romuald Desroches ouvre la première école protestante du lieu dans le grenier de la maison de M. Eusèbe Cusson. C'est sur la propriété de deux convertis, Jean-Baptiste Auger et Léandre Parent, située dans le rang du Haut-de-la-Rivière, que l'on construit ensuite une école qui servira de maison missionnaire. Elle est inaugurée le 25 décembre 1842 devant une centaine de Canadiens et une vingtaine de Britanniques. Des rapports agréables s'étaient établis entre les pro-

testants anglais d'Abbotsford et ceux de Saint-Pie, on échangeait des visites, les pasteurs expliquaient la Parole aux nouveaux convertis.

Cette activité protestante ne se fait pas sans heurts. La réaction catholique donne lieu à des exactions, à des charivaris (manifestations bruyantes et agressives) et même à l'incendie de la ferme des Cloutier en 1843. Les convertis quittent le village et s'établissent dans les environs ou se rendent dans les forêts de Bérée à une vingtaine de kilomètres de là. L'église protestante de Saint-Pie est formellement organisée en 1844, son pasteur, Cyrille Côte, médecin qui a pris une part active dans la Rébellion des patriotes (1837-1838), y est consacré à l'été de la même année. La communauté est constituée notamment des familles Auger, Beaudin, Bousquet, Cusson, Duclos, Guertin, Parent et Poirier. L'Église protestante de Saint-Pie est active et regroupe quelque 80 membres dans les années 1840.

Pas étonnant qu'on choisisse d'y établir en 1850 un pensionnat pour jeunes filles dans une maison agrandie pour y recevoir une vingtaine d'élèves sous la direction de Mlle Sophie Jonte puis, en 1852, sous celle de Mme Adèle Voruz

(Lafleur). Malheureusement, l'école disparaîtra dans un incendie en 1854 et sera relocalisée l'année suivante à Longueuil.



Première église d'Émileville (1856)

La première église (1856 - 1909)

C'est en 1856 que l'industriel d'Émileville (lieudit de Saint-Pie), Ornan Stimpson, fait don au pasteur Toussaint Riendeau et à son conseil d'un terrain non loin de sa fabrique. Antoine Duclos et André Jenny verront à y faire construire une chapelle en brique (36 x 26 pi.) au cours de la même

année. Ce nouveau lieu de culte fait donc changer d'endroit le pôle protestant de Saint-Pie.

La communauté comptait quelque 180 membres au début des années 1860. Elle est pourtant ensuite affectée par les migrations et l'émigration de sorte qu'elle va en diminuant au fil des années. Les pasteurs baptistes J. N. Williams, Treflé Brouillet, Léon Normandeau y passent. Au milieu des années 1870, ce sont ceux de Roxton Pond (A. de L. Therrien, O. Therrien) qui la prennent en charge. Après deux tournées de récolte de fonds en Ontario, le pasteur Alfred Lebeau, à Émileville de 1886 à 1895, fait construire le presbytère au début des années 1890. Cette maison



Le presbytère d'Émileville aujourd'hui

se trouve à gauche du cimetière actuel et a été recyclée en restaurant (L'Aumônière). Optimiste, son successeur, le pasteur N. Grégoire, érige en 1900 (à côté du presbytère où on peut la voir encore aujourd'hui) une petite école pour les enfants protestants. Pourtant, la communauté qui avait servi de modèle au XIX^e siècle ne comptait plus qu'une quinzaine de familles en 1896 dont huit habitaient à l'extérieur du village. Elle n'aura plus qu'une dizaine de membres en 1902 si bien que, vers 1912, on lui enlèvera son statut d'église constituée, la zone redevenant un point de mission desservi par les pasteurs de Roxton Pond.

La deuxième église (1909-1991)

Malgré ce déclin, Louis-Roussy Dussault, le dernier pasteur en titre, remplace en 1909 sur le même emplacement l'ancienne église de 1856, jugée désuète, par un nou-



La deuxième église d'Émileville (1909)

veau temple en bois qui servira des années à la communauté restante. Le cimetière demeure en place à l'arrière.

Ce temple ne sert plus que comme lieu de rassemblement au cours de l'été. De 1932 à 1953, les familles Étienne, Guertin, Parent, Poirier, Daigle, Daoût, Milslap et Obersteg y sont particulièrement attachées. Des pasteurs d'autres confessions comme Henri Joliat (Église unie) ou Paul Chodat (méthodiste puis baptiste) y célèbrent des cultes. L'assistance compte alors de 20 à 35 personnes qui viennent d'un peu partout (Roxton, Abbotsford, Granby, Farnham, Marieville, Saint-Hyacinthe, Sorel et Montréal). Une partie de l'assistance est anglophone puisqu'on tient à chanter lors des rassemblements un ou deux cantiques en anglais.

Survient un souffle de renouveau à partir de 1949. Des retraités s'installent dans

la région, permettant ainsi d'offrir un culte dominical plus dynamique et régulier de mai à novembre, et de restaurer l'église et le cimetière en 1950 : nettoyage, peinture, réparation des fondations, des fenêtres et du perron de l'église, nettoyage et redressement des monuments du cimetière. Les fonds nécessaires proviennent des lieux les plus divers.

Faute sans doute de racines profondes, ce renouveau semble vite s'étioler. À compter des années 1960, il n'y a plus de services religieux à l'église d'Émileville. La famille Étienne entretient quand même l'église et le cimetière. Puis, abandonné, le temple est vendu à la fin des années 1970 et déménagé sur un terrain à Saint-Paul-d'Abbotsford. Il sera détruit par un incendie suspect le 21 avril 1991. Grâce à une subvention de la Fondation du patrimoine religieux du Québec, quelques personnes



Ancienne école d'Émileville aujourd'hui

ont vu à remettre le cimetière en état en l'an 2000. Il est toujours fonctionnel.

Alors que Saint-Pie avait été une communauté vivante tout au long du XIX^e siècle, elle connut au XX^e siècle un déclin irréversible et n'est plus qu'aujourd'hui qu'un souvenir que les amateurs d'histoire voudront tout de même garder en mémoire pour ce qu'elle a représenté.

Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe et Société d'histoire du protestantisme franco-québécois

Le cimetière de Bérée et sa communauté protestante

Si on sait qu'il existe un autre cimetière à Roxton Pond à part celui du village, on finit par le trouver derrière un champ cultivé dans le 5^e rang de Milton. C'est là que notre Société envisage de poser une plaque commémorative qui en signalerait mieux la présence. Voici quelle en serait la teneur.

Le Réveil suisse (vers 1800-1850) avait amené l'établissement à Saint-Blaise-sur-Richelieu d'Henriette Feller et de Louis Roussy en 1835. Cinq ans plus tard, le colporteur Beaudin qui travaillait avec eux avait conduit au protestantisme des familles à Saint-Pie. Cependant, la réaction

hostile des catholiques avait poussé les convertis à s'établir ailleurs, notamment à Bérée et dans le canton de Milton. Le mouvement avait été renforcé par l'incendie criminel de la ferme des Cloutier en 1843. Ce sont des membres des familles Bernard, Cloutier, Langevin et Plante qui s'y éta-

blirent avec quelques familles anglaises comme les Taylor, Willard et Stebbins.

Le colporteur Beaudin avait, dès les débuts, reçu un accueil favorable de plusieurs familles de cette région de colonisation. Elles avaient montré un intérêt certain pour la Parole et suivaient avec empressement ses enseignements particulièrement au cours d'une session de réflexion, menée par le colporteur et l'ancien patriote Cyrille Côte, qui offrait deux prédications par jour, le tout s'étant terminé par 29 adhésions. C'est pourquoi, peu après, le pasteur Côte donna à la communauté le nom de Bérée, à l'image des Béréens (Actes, 17.1-15) qui avaient si rapidement accueilli le message de l'apôtre Paul.

Les convertis y construisirent dès 1842 une maison en bois rond. Après l'inauguration le 25 décembre de la maison de mission à Saint-Pie, dix traîneaux logeant 40 personnes furent accueillies avec beaucoup de joie à Bérée le mardi suivant où l'on procéda aussi à l'ouverture de la maison missionnaire qui devait aussi servir d'école et de lieu de culte. Un plan cadastral de 1864 nous permet de la situer sur le chemin de la Grande-Ligne à côté de la terre de William Bullock, le futur pasteur, à quelque 600 mètres au sud du 5^e rang de Milton.

Pour sa part, le converti François Tetreault avait donné à la communauté un emplacement pour le cimetière situé à 100 mètres du 5^e rang avec un chemin d'accès.

Bien qu'il n'y ait pas de stèle pour en témoigner, quelques convertis de Saint-Pie s'y sont fait enterrer avant 1850. Le monument le plus ancien est celui de Julie Payan, la première épouse de Thomas Charbonnel, alors instituteur, et de sa propre mère, Anne McBarrett, emportées toutes deux à une semaine d'intervalle par l'épidémie de choléra qui sévissait alors en août 1851. Consacré pasteur en 1856, il quittera pour les Cantons-de-l'Est en 1857. Deux ans plus tard, Louis Payan s'établira sur une ferme du 4^e rang de Roxton qui possède également une scierie. Son propre père, aussi prénommé Louis, décédé le 10 mai 1865 à l'âge de 76 ans, est inhumé tout à côté.

Ce n'est qu'en 1878 qu'on y enterrera quelqu'un d'autre, et les stèles suivantes remontent aux années 1880, même si le cimetière de Roxton Pond, situé dans la village à quatre kilomètres, semble en activité dès 1871. La proximité de l'emplacement explique peut-être que l'on choisisse l'un plutôt que de l'autre, d'autant plus que



L'église baptiste de Roxton Pond et son presbytère à la fin du XIX^e siècle

les deux cimetières sont ouverts aussi bien aux baptistes qu'aux méthodistes, qui ont tous deux des églises dans le village.

On semble avoir abandonné l'usage de l'école en bois rond, au toit qui fuyait, aux murs qui laissait passer le jour, avec une porte à un gond et un plafond d'à peine deux mètres de hauteur dès que l'église

Nous savons qu'il y avait deux écoles près de Roxton dans les années 1870 et que cette troisième a servi en 1876 au moins quand celle du village de Roxton Pond a brûlé. Elle semble avoir été libre, autre indice



Thomas Charbonnel

de Roxton Pond a été inaugurée en 1862. À partir de là, on ne parle plus de Bérée séparément.

Nous ne savons pas à quand remonte l'abandon de l'école de Bérée au profit d'autres plus proches du village. Même si on l'indique sur le plan cadastral de 1864, il n'est pas sûr que l'école soit encore ouverte et le bâtiment ne sert plus de lieu de culte.



Louis Payan

qu'on ne s'en servait plus alors. Par la suite, c'est en 1926, que l'école commune dessert aussi Bérée et Roxton-Sud, les moyens de transport facilitant les déplacements ou les enfants de la région de Bérée pouvant marcher les quelques kilomètres qui les séparaient de l'école.

Société d'histoire du protestantisme franco-québécois

Célébration de la parution de l'Histoire du protestantisme au Canada et aux États-Unis de Rieul-Prisque Duclos en 1913

La Société d'histoire du protestantisme franco-québécois a voulu souligner le centième anniversaire de la parution de l'ouvrage majeur de Rieul-Prisque Duclos intitulé *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*.

Les deux tomes de l'œuvre ont paru au cours de 1913 alors que son auteur était décédé l'année précédente, laissant l'ouvrage inachevé. C'est Alexandre Mage qui se chargea de l'édition de l'*Histoire* qui fut ensuite distribuée en Europe, au Canada et aux États-Unis.

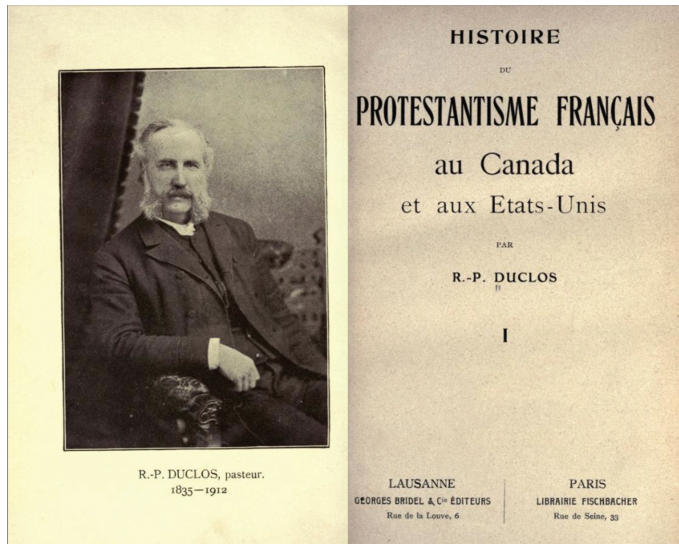
Son texte a longtemps servi de référence et constitué en français la principale source sur le sujet malgré ses limites. Son apport est inestimable et il est encore utilisé comme repère historique et historiographique.

En présentant une *Célébration* des cent ans de sa parution, notre Société a voulu faire une édition critique de l'œuvre dont nous donnons ici un aperçu, la mettant en vente par la même occasion. Elle présente d'abord une biographie élaborée et illustrée de Rieul-Prisque Duclos que schématise les quelques repères chronologiques donnés plus bas.

Dans ce numéro, nous rappelons les circonstances de la parution de l'ouvrage original et nous présenterons un article critique qui porte sur l'approche historique, théologique et sociale défendue par Duclos tout au long de son œuvre.

Le reste de notre *Célébration* est beaucoup trop considérable et ne convient pas au présent Bulletin. Il comporte des extraits de lettres et quelques autres documents d'époque avec un

relevé de sa correspondance conservée au Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe. Dans notre dernière section, nous apportons quelques précisions supplémentaires sur certains événements que l'auteur n'a pu éclaircir ou présenter avec netteté à l'époque.



Alors que le texte lui-même est de bonne venue, les conditions de sa parution n'ont pas laissé au réviseur le temps de corriger toutes les coquilles qui y étaient restées, particulièrement aux noms propres qui sont souvent déformés au point de ne pouvoir les reconnaître ou d'induire les lecteurs en erreur. Nous terminons le tout par deux index détaillés: l'un portant sur les noms propres et l'autre sur les principaux thèmes abordés par Duclos dans son ouvrage. Nous avons adopté le même format que le livre de 1913 pour des raisons pratiques de consultation.

Nous espérons que notre travail pourra être utile à l'avenir à tous ceux qui voudront consulter l'œuvre toute personnelle de Rieul Duclos en tenant compte à la fois de ses richesses et de ses limites.

Jean-Louis Lalonde
Richard Lougheed

Rieul-Prisque Duclos (1835-1912), repères chronologiques

Naissance le 29 mars 1835 à Pointe-aux-Fourches (Saint-Damase), baptisé le lendemain du nom du saint du jour. Fils d'Antoine Duclos et de Julie Phlibotte.

Conversion de son père au protestantisme en 1842 avec sa famille.

Établissement sur une ferme de Saint-Pie en 1844.

École protestante locale puis école de garçons de l'Institut de Pointe-aux-Trembles (1847-1852) et cours de formation du pasteur Wolff (1852-1854).

Cours préparatoire à l'école de théologie de l'Oratoire, Genève (octobre 1854 à mai 1856), sous la direction de Eberhardt Binder.

Études théologiques à l'Oratoire (1856-1859) sous Merle d'Aubigné, y compris une dernière année à la Faculté libre d'Edimbourg.

Rencontre de Sophie-Adèle Jeanrenaud et fiançailles dès 1856.

Retour seul en juin 1859 et directeur des études à l'Institut de Pointe-aux-Trembles en août.

Mariage à Corcelles (Suisse) le 14 juin 1860.

Président de l'Union synodale des Églises évangéliques canadiennes-françaises

Pasteur à L'Industrie (1860-1863)

Constructeur du complexe de la rue Craig (1862-1866)

Pasteur itinérant pendant deux ans (1866-1868)

Création de la communauté de Saint-Hyacinthe (1868-1874)

Fondation de la paroisse Saint-Jean (Saint-Hyacinthe) (1874-1877)

Dissolution de l'Union synodale et rattachement de Duclos aux presbytériens (1877)

Pastorat à l'église presbytérienne francophone de Québec (1877-1881)

Quelques tentatives missionnaires à l'extérieur à partir de Montréal (1881-1884)

Création de la paroisse La Croix (quartier Hochelaga à Montréal) (1884-1888)

Directeur de *L'Aurore* (1883-1888 ou 1889)

Construction d'une chapelle propre à la paroisse La Croix (1888-1890)

Responsable de cette paroisse pour plus de vingt ans (1889-1910)

Soutien aux conférences du pasteur Alexandre Mage (1905)

Sa fille, Augusta-Philomène épouse le pasteur Mage (1907)

Décès de son épouse (1908)

Départ à la retraite (1910) et rédaction de ses Mémoires

Préparation en Suisse de l'édition de l'*Histoire du protestantisme...*

Décès à Vevey le 13 septembre 1912.

Inhumation au cimetière Mont-Royal à Montréal

Parution l'année suivante des deux tomes de l'*Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*.

La publication de l'œuvre

Préparation

Il semble que Rieul-Prisque Duclos ait préparé son travail depuis quelque temps déjà et ait accumulé de multiples informations quand il s'est mis, dès 1910, à la rédaction de son ouvrage, le moment de la retraite venu. Il dit que c'est pour répondre à la demande de ses enfants et de ses amis qu'il le fait (p. 1). Il a envoyé à de multiples églises tant canadiennes qu'américaines une lettre leur demandant de lui fournir des informations pertinentes, mais à sa grande déception, tous n'ont pas répondu à son appel (II, 262). Il remercie par ailleurs tous ceux qui lui ont fourni de la documentation (opuscules, mémoires, rapports) et particulièrement MM. Mage et Morin (p. 5). Alexandre Mage avait collaboré avec lui tout un hiver.

Objectifs

Cette *Histoire...* est en fait largement un livre de souvenirs. Elle nous livre avant tout le témoignage de quelqu'un qui a vécu des épisodes clés du protestantisme et admiré ceux qui en furent les acteurs de sorte qu'entourés « d'une multitude de témoins, ceux qui viennent sentiront plus joyeusement de cultiver avec soin la terre que leurs prédécesseurs ont défrichée » (p. 2). Certains passages nous indiquent qu'il s'adresse d'abord à une clientèle protestante pour lui rappeler son passé et ses valeurs (II, p. 26). C'est pourquoi le livre fourmille de réflexions personnelles diverses sur l'œuvre, l'évangélisation, les hommes et les femmes qui l'ont réalisée de même que sur le milieu canadien-français et le patriotisme franco-protestant. Comme le dit Charles Biéler dans sa présentation posthume, p. VII et VIII, « [d]ans sa pensée, ce livre devait être un appel adressé à son peuple, une action de grâce adressée à son Dieu, [...] que l'auteur visait [à] l'édification, autant qu'à l'instruction, et il formera avec nous le vœu que ces pages puissent faire à leur lecteurs tout le bien que souhaitait notre ami si regretté. » Le but final comme le dit l'auteur en conclusion « était de réveiller les consciences et faire sentir le besoin d'un salut si généreusement offert » (p. 289). Ce but d'édification semble parfois primer sur la précision historique, Duclos se contentant d'approximations ou d'impressions et n'ayant pas toujours vérifié les informations sur certaines situations. Nous avons pris la peine de rectifier ou de nuancer certains de ses propos dans la section 2.B ci-dessous. Disons enfin que l'auteur utilise une langue soignée mais pourtant accessible au grand public, facile et agréable à lire.

Plan

Duclos a tenu à parler des huguenots et de leurs successeurs justement parce « qu'on reprochait aux Canadiens protestants français d'être des étrangers dans leur propre patrie; et [il a] cru qu'il était bon qu'ils sachent que les premiers Français qui s'établirent au Canada étaient leurs ancêtres spirituels » (p. 3). Le passage sur l'Église catholique en Nouvelle-France (p. 39-48) aurait trouvé plus facilement sa place au chapitre I sur cette époque plutôt qu'au milieu du chapitre II, bien qu'il veuille faire le lien avec le rôle de l'Église avant et après la Conquête. Cela nous fait revenir en arrière. Ensuite, lui-même reconnaît s'être un peu appesanti sur la période du Réveil, mais il jugeait que c'était nécessaire pour montrer le renouvellement que cette réforme représentait. En fait, le chapitre sert aussi à nous faire connaître un certain nombre d'idées qui lui sont chères et à rendre hommage à ses professeurs. Pour la suite, l'auteur juge son ouvrage inégal, tentant tout de même de mettre en évidence le travail des chefs de file. Mais la multiplication des œuvres, l'action des diverses dénominations, le manque de sources pertinentes rendaient difficile une véritable synthèse historique. Il sait pertinemment que son travail aurait pu être amélioré (p. 262), mais qu'il valait mieux le livrer tel quel que de ne rien faire. À la fin, l'arrivée des huguenots aux États-Unis aurait avantageusement gagné à précéder plutôt que suivre le chapitre XI sur le protestantisme français aux États-Unis. Pour nous, l'œuvre s'apparente à un collage : des passages détaillés sur telle église, sur tel personnage pour recréer une certaine atmosphère côtoient des énumérations, des explications schématiques, ou même l'absence d'explication. L'ensemble est donc très inégal dans le traitement des sujets. Duclos espère que cette œuvre expressionniste atteindra quand même son but et nous donnera une vue d'ensemble malgré ses lacunes, rôle qu'elle a effectivement joué pendant des décennies.

Édition

Duclos s'est associé avec C.-E. Amaron (ci-contre) à la fin. Dans une lettre du 4 juin 1912, il lui dit que « l'édition va coûter \$1000 à 1400 dollars, plus les frais d'emballage, de transports et la douane ». Il ajoute dans une lettre un peu postérieure mais non datée: « D'autant plus que je suis un peu embarrassé par la reliure qui s'éleva à \$600 – environ – [...]. Depuis

notre association, l'ouvrage a grandi et va atteindre les 800 pages¹ – et [on] ne pourra le vendre à moins de \$1.50 broché au lieu de \$1.00. » Dans la lettre précédente, il notait : « La Grande Ligne s'est bien montrée. Elle a souscrit pour 50 Ex., et voté \$30



pour préparer les vignettes à mon choix ». Et dans sa deuxième lettre, il revient à la charge auprès d'Amaron : « Si je pouvais m'assurer 500 souscripteurs avec la somme que j'ai mise de côté pour cette entreprise, je serais moins d'em-

barras. Ne pourriez-vous pas me trouver 50 à 100 souscriptions parmi les Anglais qui lisent le français »? Bref, des frais évalués à près de 2000\$ alors (équivalent à vingt fois cette somme en monnaie actuelle, mais aujourd'hui les coûts de l'édition ont radicalement baissé à cause des procédés modernes de reproduction)². Il lui rappelle que l'assurance de souscriptions allégerait sûrement ses soucis pour l'avenir.

Le gros de l'œuvre était achevé quand il est allé prendre quelque temps de repos en Suisse pour y mettre la dernière main et pour renouer avec la famille de son épouse. Il lui aurait fallu quelques semaines encore pour y ajouter le point final car, selon Alexandre Mage, il n'avait qu'esquissé la fin. Faut-il comprendre par là la troisième partie, « La moisson s'étend », et qui porte justement sur la période américaine? En tout cas, Mage a fait le raccord sans trop de difficulté en poursuivant la manière de faire de l'auteur. Si le récit lui-même comporte peu de fautes, celui qui l'a composé, le typographe ou le réviseur suisse ou Mage lui-même, n'avait aucune connaissance des noms de lieux ou de personnes touchés c'est pourquoi sa transcription est souvent approximative et il a laissé passer de multiples coquilles et déformé des dizaines de noms propres (voir la section IV ci-dessous, 180 fautes dans le tome I et 125 dans le tome II, sans compter les répétitions). Il est clair que si Duclos lui-même avait fait la révision finale, il n'aurait jamais laissé passer ces erreurs car il connaissait mieux que quiconque l'orthographe des lieux et des personnes qu'il avait fréquentés.

Pressés par les enfants du défunt, Alexandre Mage accepta de se rendre en Suisse pour terminer au mieux l'édition de l'œuvre. Il préféra la modifier le moins possible afin de respecter ce que l'auteur avait écrit. Les notes infrapaginales sont presque toutes réservées au deuxième tome et sont

peut-être des compléments que lui a apportés Mage dans sa révision. Il a ajouté à l'ouvrage quelques photographies qui n'avaient pu être identifiées en Suisse de même que quelques fragments complémentaires que Duclos n'avait pas (encore?) insérés dans son travail. L'indication « Imprimeries réunies S.A. Lausanne » qu'on trouve au tout début indique aussi que la première édition a été imprimée en Suisse; la seule maison d'édition qui apparaît en couverture est celle de Georges Bridel et Cie, éditeurs à Lausanne, les trois autres noms qui y figurent semblent plutôt des points de vente, pour l'édition européenne, à Paris, la Librairie Fischbaker, sur l'édition canadienne, pour le Québec, la Librairie évangélique à Montréal et pour les États-Unis, M. le pasteur Alexandre Mage à Mc Donald PA où il œuvre alors.

Le premier tome semble bien avoir été terminé à la fin de 1912 puisque la lettre de Mage est datée du 11 novembre, mais le livre n'a pas été édité avant février de l'année suivante puisqu'il comporte une préface de Charles Biéler datée du 11 janvier 1913. L'arrivée du deuxième tome est annoncée comme toute proche dans *L'Aurore* du 26 septembre de cette dernière année. On y ajoute qu'on pense que les 700 exemplaires destinés à l'Amérique seront mis en vente avant fin octobre et que, à ce moment-là, on expédiera l'ouvrage à tous les souscripteurs qui l'ont déjà réservé. Comme un certain nombre d'exemplaires sont distribués en Europe déjà, cela nous donne l'échelle du premier tirage, de l'ordre des 800 volumes peut-être. Compte tenu de ce qui précède, l'année de parution pour les deux tomes est donc de 1913 et non de « 1912 et 1913 » comme on l'indique parfois³. Quelques notes comme à la page 307 (comparaison avec l'Église Réformée de France), et certaines informations comme aux pages 224 (sur le rôle civil des prêtres et pasteurs dans les mariages) ou 309 (sur la mixité des pensionnats), 338 (sur la dîme) montrent qu'on vise à faciliter la lecture de l'ouvrage par un Suisse ou un Français. Duclos indique explicitement que le livre leur est également destiné (p. 4).

Réception

« Le lecteur curieux d'histoire canadienne qui lira attentivement ces pages, dit le professeur Charles Biéler⁴, s'apercevra sans doute qu'il n'a pas devant lui l'œuvre d'un méticuleux chartiste ou d'un écrivain de métier; il lui arrivera de critiquer certaines répétitions et quelques inadvertances. D'autre part, outre de solides qualités de fond et une documentation étendue, il y trouvera ce qui fait défaut dans mainte publication d'allure plus scientifique

ou plus littéraire: l'émotion et la piété » (p. VI-VII).

Trente ans plus tard, le même Biéler évoquera dans sa correspondance avec Paul Villard – qui est en train de rédiger sa propre version d'une Histoire du protestantisme français au Canada – des informations qui touchent à la réception de l'œuvre de Duclos. Biéler n'est pas satisfait du travail de Villard et évoque des souvenirs personnels. « Je me rappelle encore l'impression douloureuse qu'éprouvaient plusieurs amis de R. P. Duclos, quand son ouvrage fut discuté et critiqué et en grande partie condamné par un homme qui n'était pas le premier venu, dans une scène qui eut lieu au Divinity Hall [College presbytérien]. Je ne me rappelle pas si vous y assistiez. Le critique était le professeur Charlemagne Bracq. Il fut cruel! Heureusement pour la mémoire de notre bon ami, le pasteur Duclos, qu'il en resta là et ne publia pas ses critiques dans quelque revue d'histoire⁵. »

L'Aurore jugeait que l'œuvre pouvait rejoindre même les catholiques. « [...] un ouvrage qui a sa place marquée dans tout foyer canadien-français qui s'intéresse aux questions religieuses. Les catholiques aussi bien que les protestants y trouveront certainement des choses qu'ils ignorent et qui les feront réfléchir ».

Les baptistes se réjouissaient comme de nombreux protestants de la parution d'un tel ouvrage, qui sera réédité tel quel à plusieurs reprises par la suite, parce qu'il n'avait pas d'équivalent en langue française. Mais ils ont signalé nombre de coquilles et des erreurs de nom de même que certaines omissions notamment de réalisations baptistes qui auraient pu donner une meilleure image d'ensemble de ce qui s'était fait au Canada et aux États-Unis. Ils ont donc annexé aux exemplaires qu'ils ont diffusés en 1914 trois pages intitulées « Quelques corrections et quelques commentaires » qui reflètent bien à la fois leur accueil et leurs réticences. Nous les avons intégrés dans les corrections que nous donnons dans la dernière section de l'ouvrage. On ne trouvera plus loin que les corrections qui prétaient à conséquence par la suite.

Jean-Louis Lalonde

1. L'œuvre dans sa version imprimée comporte 738 pages.
2. Les coûts totaux ont sans doute été moindres car *L'Aurore* présente une offre exceptionnelle le 9 mars 1915, les deux volumes brochés pour 50 c et les deux volumes reliés pour 1\$.
3. L'édition américaine parue à McDonald porte bien en couverture l'année 1913 pour les deux tomes.
4. C'est la famille elle-même qui avait demandé au professeur Biéler du Collège presbytérien de rédiger cette préface laquelle sera d'ailleurs reproduite intégralement dans *L'Aurore* du 11 janvier 1913.
5. Charles Biéler à Paul Villard, 2 avril 1945, Fonds French

Works, ANQ à Montréal. Voulez-vous qu'il vous arrive la même chose, semble dire assez clairement Biéler. D'autres raisons ont empêché Villard de publier son œuvre, voir le *Bulletin* no 39. Il faut savoir que Bracq, pour sa part, fera paraître en 1927, *L'évolution du Canada français*, volume dans lequel il traitait le sujet en historien et accordait une place normale aux protestants francophones. Il devait trouver que l'ouvrage de Duclos manquait de la rigueur scientifique et du recul nécessaire, mais peut-être le titre même de l'œuvre l'avait-il induit en erreur. Bracq semble y avoir accordé trop d'importance au détriment de la nature et des objectifs réels poursuivis par son auteur.

Théologie et valeurs

Nous tenterons ici de cerner les principaux éléments de la pensée de Rieul-Prisque Duclos dans son *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis* éclairée par quelques textes complémentaires parus dans *L'Aurore*. L'auteur a souvent écrit pour le journal franco-protestant, mais son œuvre maîtresse demeure cette histoire qu'il a rédigée à la toute fin de sa vie. Il s'apparente par bien des passages à ses Mémoires, mais il présente aussi des documents et des points de vue qui ont marqué la plupart des interprétations protestantes depuis lors. On connaît l'œuvre de Paul Villard écrite en anglais (*Up to the Light*) qui lui est postérieure de quinze ans et s'en est largement inspirée. De même, les écrits de Joseph Boucher et plusieurs des mémoires de maîtrise dans les années 1950 et 1960 y ont aussi puisé sans toutefois y apporter beaucoup d'éléments nouveaux. Depuis vingt ans, une approche historiographique plus précise a renouvelé nos connaissances et présenté des perspectives nouvelles sur la période couverte, particulièrement par les écrits de Hardy, Lalonde, Larin, Loughheed et Vogt-Raguy. Malgré tous ces apports, même aujourd'hui, l'œuvre de Duclos demeure une référence incontournable.

Une œuvre engagée

Duclos se situait dans la lignée des histoires engagées qui visaient non pas à présenter le passé avec la plus grande objectivité, mais à l'utiliser afin de promouvoir une cause, notamment ici la fierté d'appartenir à la communauté protestante de langue française. C'est pourquoi il a choisi d'écrire en français et d'aller dans le détail contrairement à la plupart des auteurs franco-protestants qui présentaient des textes brefs en anglais afin de rejoindre plus directement ceux qui soutenaient l'action missionnaire théologiquement ou financièrement. On ne peut qu'admirer sa conviction per-

sonnelle, lui qui se lance dans l'écriture d'un récit de huit cents pages pour traiter d'un groupe plus que minoritaire. Nous avons vu plus haut que certains passages de l'œuvre nous indiquent que Duclos voulait aussi qu'elle soit lue en Europe (en France, en Suisse principalement), sans doute dans les cercles évangéliques qui, dans le passé, avaient soutenu le mouvement missionnaire issu du Réveil, ou encore soit gardée dans des bibliothèques spécialisées. D'ailleurs, il ne se faisait pas d'illusion sur le nombre forcément réduit de ses lecteurs dans ces vieux pays. Ses lettres montrent que l'essentiel de l'édition était destiné au marché nord-américain (des Québécois, des Franco-Américains, quelques anglophones bilingues). L'éditer en Suisse contournait l'éternel problème de boycottage qu'il aurait pu rencontrer au Québec.

À cause de la valeur des souvenirs de son auteur et de la vision du franco-protestantisme qu'elle présente, l'*Histoire* a été rééditée et on peut encore se la procurer de nos jours. Malheureusement, elle a été reproduite telle quelle sans les corrections et précisions qui auraient été nécessaires – c'est ce que le présent travail veut offrir aux amateurs d'histoire. Quelqu'un a caractérisé un grand historien français du XIX^e siècle en disant qu'il lui fallait une belle plume et du patriotisme. Cette approche est bien surannée, mais Duclos possédait ces deux caractères qui constituent l'intérêt de son œuvre même au-delà du temps, même si ses opinions allaient souvent à contre-courant.

L'apport des missionnaires à la société québécoise

«Le petit flocon de neige que l'aile de l'oiseau détache de la branche d'un arbre dans les hautes Alpes, roule, grossit, fait boule et se précipite dans la plaine, emportant avec lui tout ce qu'il rencontre sur son passage. Il y a cinquante ans que le petit flocon, détaché par le souffle divin, des hauteurs des Alpes de l'Helvétie roule. Eh mon Dieu, il est déjà de dimensions respectables. Ah! roule flocon. Que la grâce de Dieu t'emporte et te guide jusqu'au bas de la vallée où tu fondras sous le soleil de justice pour fertiliser les vastes et immenses plaines de notre cher patrie!.»

Au départ, Duclos était convaincu que l'Église catholique ne présentait pas une foi saine et une éthique salutaire centrées sur Jésus et la Bible, d'après son expérience... et celle de la plupart des évangélistes depuis.

Sa famille comme bien d'autres a profité de la venue des missionnaires européens pour élargir ses horizons, recevoir une éducation ouverte, devenir plus libre et plus prospère. Duclos veut célébrer ces colporteurs, institutrices, évangélistes et pasteurs qui ont persévéré malgré l'hostilité du milieu. Il veut également rendre hommage aux premiers convertis qui ont tenu bon malgré leur rejet par leurs voisins, les membres de leur famille et les autorités, principalement celles du clergé catholique. Dans cette veine, il raconte maints épisodes illustrant comment la foi a provoqué de transformations individuelles, familiales et même communautaires (par exemple à Saint-Blaise et à Namur).

Pour lui, la société québécoise s'est enrichie de l'apport du protestantisme, mais devant l'opposition que les missionnaires et convertis ont rencontrée et les attaques de la propagande ultramontaine qu'ils ont subies, ils ont senti le besoin de se défendre, même de façon virulente chez un Chiniqy par exemple. Duclos prédit la fin éventuelle d'un catholicisme fermé et intolérant avec la venue du XX^e siècle, prédiction qui prendra bien du temps à se réaliser! En particulier, il souligne le besoin de séparer l'Église et l'État, de permettre une véritable liberté religieuse, d'arrêter la discrimination envers les franco-protestants dans les écoles et au travail, d'offrir une éducation à tous ainsi que d'encourager le progrès, la liberté et la justice.

Duclos voyait le Réveil évangélique en Suisse comme un modèle pour le Québec : évangélisation active, conversions radicales, contestation d'une Église d'État trop tiède, conformiste et pourtant intolérante, formation se nourrissant de la Bible et d'une bonne théologie. Si même la Suisse en avait eu besoin, à plus forte raison le Québec. Les franco-protestants comme Duclos ont bien vu « la grand noirceur » sans la nommer. La lumière venait d'ailleurs. Chaque converti et sa famille avaient comme mission de répandre la lumière autour d'eux, reprenant le flambeau des précurseurs.

Une œuvre ouverte à tous

Ayant connu presque tous les pionniers de l'œuvre, Duclos a retrouvé dans ces Mémoires ses souvenirs d'enfant quand il voyait les missionnaires à l'œuvre à leurs débuts. Il nous fait part de détails intéressants sur la progression de leur action. Sans le faire systématiquement, l'auteur suit souvent un évangéliste, une communauté ou une famille d'églises, nous permettant de mieux les retrouver grâce à

sa plume. Il visait à embrasser l'ensemble de l'œuvre, même si sa documentation ne lui a pas toujours permis d'en montrer toutes les facettes. La famille Duclos a été évangélisée par les baptistes et plusieurs membres ont continué d'appartenir à cette dénomination, mais Duclos lui-même est allé à l'école de Pointe-aux-Trembles et s'est rattaché ultérieurement aux presbytériens, donc aux calvinistes/réformés, et c'est auprès d'eux qu'il est allé se former à Genève et en Écosse. Avec ses croyances sur le baptême des enfants et la prédestination, Duclos appartenait donc au courant majoritaire de son temps, qui était celui des presbytériens.

Sa théologie

Duclos se décrivait toujours comme un protestant et adhérait à ses grands principes (À Dieu seul la gloire, la Bible seule, la grâce seule, la foi seule, le Christ seul médiateur entre Dieu et les hommes, le sacerdoce universel) tout en lui apportant une vision personnelle bien ancrée dans son époque. En effet, déjà au début du XIX^e siècle, il y avait une forme de protestantisme traditionnel, l'Église d'État, une Église qui recevait le soutien de l'État, organisation qui a été contestée partout en Europe. En particulier Wesley en Angleterre, les Haldane en Écosse, les Monod en France et Vinet en Suisse ont favorisé le piétisme évangélique et plus biblique des Églises libres. Duclos participe à ce courant puisque les premiers missionnaires suisses et français en faisaient partie et qu'il a reçu sa formation théologique en Suisse au pied de Gaussen, Merle d'Aubigné, Binder et autres théologiens issus du Réveil. Au cours de sa vie, il a constaté que la formation théologique en Europe et en Amérique tendait à s'écarter petit à petit de cette approche biblique favorable à l'évangélisation, mais pour sa part, il lui est demeuré fidèle.

Il a gardé une vision personnelle trinitaire d'un Dieu très saint, mais intimement impliqué dans la vie de son peuple. La chute de l'homme a comme conséquence son aliénation à ses yeux et cet état n'est transformé que par la mort expiatoire de Jésus. Selon la demande même du Christ, tout croyant doit faire part aux autres de ce message du salut et s'engager dans l'évangélisation de ses semblables. Comme Luther ou Calvin, Duclos voit la Bible comme ultime référence; il ne pouvait alors accepter une vision qui s'en éloignait, qu'elle vienne de la tradition chez les catholiques ou de la raison chez certains protestants. Il connaît bien les Saintes écri-

tures et ses récits imprègnent son langage et ses images. Vu la centralité de la Bible, pour lui, chaque famille devait en avoir un exemplaire et le lire régulièrement, ce qui impliquait qu'on soit alphabétisé c'est-à-dire qu'on ait fréquenté au moins l'école élémentaire. De plus, l'auteur participe de la tradition protestante qui donne à chaque chrétien le droit de lire la Bible librement et de l'interpréter selon l'inspiration de l'Esprit en dialogue avec la communauté ou avec d'autres croyants.

Comme presque tous les évangéliques en Europe et son Église presbytérienne en Amérique, il pratiquait le baptême des enfants et voulait que la conversion individuelle fasse partie intrinsèque de la vie des croyants et constitue une nécessité. Comme la majorité des évangéliques de son époque, il acceptait la prédestination mentionnée dans la Bible et il croyait que Dieu appelle chaque croyant à une vocation particulière où il le guide et le protège. Comme une plus grande majorité encore, il s'opposait aux nouvelles croyances dispensationalistes de Darby. L'Église, comme assemblée des croyants, dans son unité comme dans sa diversité, soutient fondamentalement les fidèles dans leur foi en la Bonne nouvelle et contribue à leur édification. Au contraire de la pratique courante des pasteurs franco-protestants de l'époque, Duclos n'a œuvré que dans une seule dénomination, mais on ne voit nulle part qu'il ait pu la juger supérieure aux autres. Comme dans le mouvement évangélique en général au XIX^e siècle et particulièrement selon la pratique mise de l'avant par son ami Chiniquy, Duclos préconisait la tempérance. Par ailleurs, il s'opposait à ce qu'on fasse du jour du Seigneur un jour ordinaire, mais plutôt qu'on profite de ce temps pour le consacrer à la louange de Dieu.

Bref, Duclos, comme tant d'autres avant lui, a placé au centre de sa foi le salut par Jésus-Christ dont la Bible transmet le message. Il croyait voir la main de Dieu guider les simples croyants au Québec et son Esprit réaliser chez eux des merveilles. Chaque récit de son livre veut glorifier Dieu et encourager son peuple. Le choix du cantique pour son dernier culte de famille le révèle bien quand il dit : « Plus près de toi, mon Dieu, Plus près de toi² ».

Il était loin d'être sectaire et visait le rapprochement et la coopération entre les Églises. En lisant son œuvre, on voit l'importance qu'il accorde aux autres communautés et il nous informe de l'évolution des baptistes, anglicans, méthodistes, et de l'Armée du Salut. Son expérience

comme professeur et comme rédacteur, sa présidence du Synode des églises évangéliques lui ont permis cette ouverture. Il a participé à toutes les activités interecclésiastiques comme les pique-niques, les sociétés de tempérance, les soirées de chants, les conférences de Mage, l'Alliance évangélique, etc. Il déplore la concurrence et les divisions internes. Pour lui, il faut coopérer et laisser de côté les différences³. Comme la devise de *L'Aurore* le précisera dès cette époque : « Unité dans les choses essentielles, liberté dans les choses secondaires et charité envers tous⁴. »

Pour un protestantisme émancipateur

« On a accusé les protestants d'avoir trahi leur pays. C'est la calomnie la plus noire et l'injustice la plus criante⁵. » Son texte offre une présentation valorisante des origines huguenotes en Nouvelle-France. Pour lui, ce sont ces réformés qui étaient là parmi les premiers, ce sont eux qui ont exploré le pays. Dans une série d'articles déplorant la Révocation de l'Édit de Nantes, l'auteur juge que les huguenots comme les Puritains ont apporté au pays leur foi qui valorisait le travail, l'industrie et le progrès de la société coloniale. Ils ont été influents dès le départ, mais c'est l'intolérance catholique qui les a exclus ou marginalisés. Malgré cela, après la Conquête, des hommes courageux ont su contester la société de leur temps comme le protestant du Calvet qui prônait la démocratie et les élections au Bas-Canada ou comme les Patriotes qui se sont élevés contre l'injustice et la marginalisation de leur peuple.

Selon Duclos, ce sont les valeurs protestantes qui ont émancipé les personnes et les ont conduites à jouer un rôle social et économique important. Il se réjouit ainsi que tant d'élèves franco-protestants venus des milieux ruraux unilingues soient maintenant bilingues et occupent des postes importants dans la société en tant que médecins, avocats, professeurs, élus municipaux ou provinciaux, etc. De plus, il remarque qu'à Saint-Hyacinthe, Marieville, Namur, Joliette, Roxton Pond et à Mawcook, des franco-protestants ont fondé les industries principales en mettant leur éducation et leur capacité d'innovation au service de tous. Ces hommes d'affaires protestants ont créé ainsi sans discrimination de l'emploi dans maints villages de la Province.

Un auteur profondément nationaliste

Si Duclos a été influencé par une certaine approche anglaise de la réalité et qu'il

reconnaît que le financement de l'œuvre par les Britanniques était nécessaire et même que les convertis devaient avoir recours à eux pour leur protection, il aimait profondément sa patrie et sa langue⁶. Il a écrit en français, d'abord pour ses compatriotes. Il est resté au Québec quand la majorité des convertis et bon nombre de pasteurs ont quitté la Province pour des pâturages jugés plus verts. Comme les évêques catholiques, il a déploré cet exode tout en souhaitant pour sa part que les émigrés enrichissent le protestantisme des régions qui les accueilleraient. Il ne pouvait rien contre l'anglicisation qui résultait de cette implantation en terre anglophone ni contre l'ostacisme des catholiques francophones (en particulier en éducation) qui favorisait ces départs. Il n'a pas vu la langue comme « gardienne de la foi », la culture franco-protestante participant plutôt pour lui du meilleur des deux mondes.

C'est ainsi que Duclos s'est formé dans une école de théologie en Suisse plutôt que dans un séminaire anglo-protestant. Il a épousé une Suissesse francophone au contraire de tant d'autres qui s'allieront à une Anglophone, à commencer par ses propres enfants! Duclos a valorisé par ses écrits, ses articles de journaux et ses livres les racines françaises du protestantisme québécois. Bilingue lui-même, il a résisté aux multiples occasions qui s'offraient à lui d'aller travailler dans des régions anglophones canadiennes ou américaines. Son œuvre était ancrée dans le pays et c'est pour mettre en évidence cette appartenance qu'il a été le premier à souhaiter la création d'une société d'histoire. À défaut, son livre a permis de conserver plusieurs témoignages sur la vie franco-protestante d'autrefois et plusieurs photos des personnages qui l'ont marquée.

Pour Duclos, l'éducation était de la première importance. Les franco-protestants avaient besoin d'une formation dans leur langue et les pasteurs de même. Le Collège presbytérien avait au moins un programme partiel en français. L'anglicisation progressive des écoles franco-protestantes n'était pas encore évidente à son époque, elle ne viendra que plus tard, mais Duclos a déploré certaines occasions manquées et a signalé que l'anglicisation de ses compatriotes protestants a été parfois favorisée par certaines politiques ecclésiastiques⁷.

Le deuxième tome de son *Histoire* se concentre sur Chiniquy et les églises francophones aux États-Unis. Comme les autres apologistes protestants (français et anglais), Duclos comparait les États-Unis et le Canada anglais au Québec, voyant les



premiers comme instruits, progressistes et tolérants, et le second comme illettré, superstitieux, soumis au clergé et stagnant. Pour lui comme pour ces auteurs, c'est la base biblique qui faisait la différence. « Voir la province de Québec paralysée dans son développement par l'ignorance et la superstition lui arrachait des larmes⁸. » Ses discours appellent souvent de leurs vœux une éducation universelle et gratuite où les franco-protestants auraient pleinement leur place apparaît souvent dans ses discours. Une telle approche était pour lui inséparable de la liberté de parole et de conscience à l'opposé du silence et de l'uniformité imposée au Québec français par le clergé catholique.

À la défense de la minorité franco-protestante

En tant que minorité religieuse, les franco-protestants devaient régulièrement se défendre en cour et sur la place publique pour revendiquer leurs droits ou pour contrer une propagande qui les dénigrait. La centaine de pages que Duclos consacre à Charles Chiniquy le présente comme le plus fort des leaders franco-protestants qui ait jamais existé, même si ce passage n'apporte pas grand-chose historiquement à ce qu'on trouve dans les autobiographies du prédicateur. Duclos se sert plutôt de la présentation de ce personnage comme d'une occasion de bien mettre en évidence ce qui distingue les protestants des catholiques.

Pour lui, le petit troupeau a besoin de héros afin de s'engager à leur suite et de récits glorieux puisés dans le passé pour y trouver sa fierté. C'est ce que Duclos vise à faire à cette occasion. Le courage de Chiniquy, son sang froid, la base biblique de ses prédications, le rejet du passé, sa persévérance malgré la persécution et sa remise en question du célibat, du confessionnal, de la transsubstantiation, du purgatoire, de l'obéissance absolue aux autorités, de l'infaillibilité pontificale et du culte des saints, voilà autant d'attitudes et de prises de position exemplaires pour Duclos. Sans doute l'auteur a-t-il déploré certains des excès du prédicateur, mais les franco-protestants avaient besoin d'un David pour affronter Goliath, d'un Daniel pour échapper aux lions et d'un Paul capable de parler même devant des autorités hostiles.

L'approche anticatholique de Duclos est plus nuancée et respectueuse que celle de Chiniquy mais en gros, les deux hommes voyaient l'Église de Rome comme une organisation à façade religieuse cherchant le pouvoir. La plupart des franco-

protestants, mais pas tous, ont aujourd'hui abandonné une telle vision des choses. Cependant, ils sont à même de constater que Duclos a mis en évidence la domination de la société par un clergé intolérant, situation qui a poussé plus d'un franco-protestant à l'anglicisation car, selon cette vision, on ne pouvait être que français et catholique, anglophone et protestant. Une telle attitude a freiné l'évolution du Québec et a nui à son ouverture au monde, contrairement à ce que l'Église catholique prétendait. Les huguenots et les franco-protestants depuis toujours voulaient vivre en paix et apporter leur contribution au milieu des francophones, mais l'unité proclamée de la foi et de la langue ne le permettait pas. Les anglophones les ont accueillis sans problème, mais il est évident que le Québec y a perdu au change, selon Duclos.

Pour une coopération interecclésiale

En plus de tenir les membres des communautés informés de ce qui se passait dans les diverses familles d'Églises, Duclos a toujours été un membre actif dans leur organisation et a fait partie de conseils qui présidaient à des activités interconfessionnelles. Il a encouragé avec enthousiasme la formation de l'Union synodale des Églises évangéliques canadiennes-françaises, qui regroupait des presbytériens, méthodistes et congrégationalistes avec l'appui tacite de certains baptistes et anglicans de la FCMS. Il militait pour qu'on crée une seule Église franco-protestante pour maximiser les possibilités de l'évangélisation. Contre l'opposition de plusieurs anglicans non évangéliques et des baptistes qui ne pouvaient pas sacrifier le baptême adulte, ce Synode ne put se prolonger faute d'un financement approprié. Duclos regrettera longtemps que l'expérience n'ait pas duré car il favorisait toujours le rapprochement des Églises et soutenait l'union envisagée qui se dessinait au début du XX^e siècle et qui mènera à la création de l'Église unie plus d'une dizaine d'années après sa mort⁹. Même si au moment de son décès les églises semblaient encore séparées et qu'il y avait régulièrement des activités communes, Duclos en soulignait la fragilité institutionnelle.

La survie de son œuvre

À la fin de sa vie, l'enthousiasme des anglophones pour l'évangélisation des Québécois catholiques avait diminué tout comme l'argent qu'on voulait encore y consacrer, certains protestants d'ailleurs

contestant le « prosélytisme » qui l'avait fait naître au nom d'une vision œcuménique encore à ses débuts. Les efforts de Duclos et d'autres n'ont pas réussi à changer la nouvelle orientation avec, comme résultat, une diminution du soutien au travail missionnaire et une accentuation de l'image d'homogénéité catholique pour le Québec francophone. Pendant longtemps les franco-protestants ont seulement survécu, leur déclin se prolongeant au cours des années 1920 à 1970.

Pourtant Duclos n'était pas oublié et avec l'essor évangélique ultérieur, on a republié les volumes de son *Histoire* à plusieurs reprises; de nouvelles générations se sont inspirées de ses récits et de son approche. Chacun peut encore y retrouver la perspective qu'il veut adopter : anticatholicisme, unité des forces, liberté d'expression, évangélisation, fierté d'une longue histoire au Québec, centralité de la Bible, nécessité de la formation et de l'éducation chez les protestants, rôle clef pour certaines femmes, ouverture aux étrangers, beauté de la langue et de la patrie.

Un siècle plus tard, nous parlons encore de Rieul Duclos et des personnages qu'il a présentés. Il se réjouirait aujourd'hui de voir qu'on a créé une Société d'histoire comme il l'avait souhaité¹⁰, que des livres, thèses et mémoires de maîtrise s'écrivent sur le protestantisme de langue française, qu'il existe des Facultés de théologie protestante enseignant en français et qu'elles coopèrent entre elles. Il serait déçu que certaines grandes dénominations aient presque été effacées de la carte mais surtout que la communauté protestante et évangélique de langue française ne constitue toujours que moins d'un pour cent de la population francophone.

Richard Lougheed

1. La révocation de l'Édit de Nantes : discours prononcés à l'occasion du deuxième anniversaire [centenaire] de cet événement, Montréal, Imprimerie de l'Aurore, 1885, p. 97.
2. Vol. I, p. 5.
3. Vol. I, p. 197, 276, 280, 215, 389, Vol. II, 254 et sa citation de Chiniquy Vol. II, p. 74.
4. Ou selon la formule courante : « et la charité en toute chose ». Vol. II, p. 195.
5. Vol. I, p. 52.
6. Voir par exemple, vol. I, p. 264, 280, 293.
7. Vol. I, p. 290, par les paroisses anglophones dans les Cantons-de-l'Est, et Vol. II, p. 220, pour le danger d'une politique d'assimilation des francophones dans des églises baptistes aux États-Unis.
8. Vol. I, p. 264 en parlant de Théodore Lafleur, mais il est évident que c'est également celle de l'auteur.
9. Voir son plaidoyer pour la fusion des Églises qui était en cours alors, I, p. 276 et 280.
10. La Société d'histoire du protestantisme franco-québécois existe depuis 2003.

NOUVELLES

de la Société

Portes ouvertes à Feller le 26 octobre

Comme l'an dernier, le Musée Feller à Saint-Blaise ouvre ses portes de 10 h à 16 h le 26 octobre, jour de l'arrivée d'Henriette Feller et on pourra visiter son exposition. Cette année le thème est celui de l'utilisation de l'Institut Feller comme camp de prisonniers au cours de la Deuxième Grande Guerre. Il y aura de la publicité en ligne pour cet événement, vérifier sur Internet sinon rejoindre Mme Auclair (au 450-291-5817)

Le Comité de l'Héritage Feller

Le Comité de l'Héritage Feller s'est réuni le 28 août pour faire le point sur l'avancement des travaux notamment ceux de Marie-Claude Rocher et d'examiner quelle contribution chacun pourrait apporter. La municipalité soutient ce projet et le maire de Saint-Blaise était présent. Un des objectifs premiers est de faire de la publicité dans les journaux locaux ou autre pour inciter les anciens de Feller ou des gens de leur famille à apporter le témoignage de ce qu'ils ont vécu lors de leur passage à Feller ou de ce que leurs parents ou amis ont pu leur raconter. Si vous avez un tel témoignage à livrer, ou si vous connaissez des gens qui pourraient le faire, aussi bien au Canada qu'aux États-Unis,

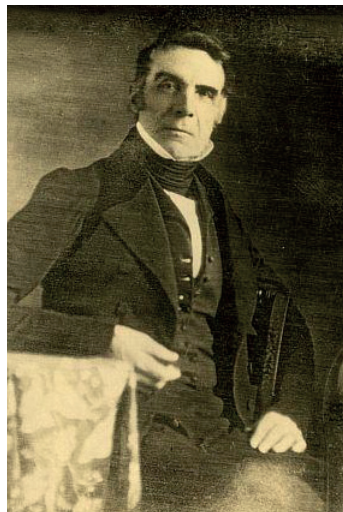
prière de communiquer avec Sylviane Soullain : sylvianes@earthlink.net; 450-245-0026.

Colloque sur la religion et l'université

Jason Zuidema était l'un des responsables de l'organisation d'un séminaire international qui s'est déroulé du 26 au 28 septembre dernier au Collège presbytérien de Montréal sous le titre de "Christian Faith and the University: From the Reformation to W. Stanford Reid" où intervenaient des sommités dans le domaine. Il était précédé d'un colloque au cours de l'après-midi du 26 touchant à divers aspects du franco-protestantisme québécois et l'université (quantification, financement, rôle des collèges ou facultés, etc.). Richard Lougheed y donnait une conférence sur le lien entre la formation universitaire en français et la croissance statistique des membres. Celui-ci nous présentera dans le prochain numéro les grandes lignes abordées par le colloque et un résumé de sa propre conférence.

Wolfred Nelson, patriote anglican de Sorel et toponymie

En juin dernier, on a dévoilé à Sorel une plaque commémorative en l'honneur de Wolfred Nelson (1791-1863, anglo-



phone né et mort à Montréal), un des leaders patriotes dans les Rébellions de 1837-1838, tout comme son frère Robert. Il avait participé à la victoire de Saint-Denis sur les troupes britanniques. Il fut exilé aux Bermudes entre 1838 et 1842. L'église anglicane de Sorel (francophone) a organisé au cours de l'été une présentation du personnage puisqu'il est enterré dans son cimetière avec quelques franco-protestants. Une personnalité supplémentaire à inscrire dans la liste des anglophones qui parlaient français et ont soutenu la cause des patriotes. Intéressantes pages biographiques sur Internet.

Il existe à Montréal un parc Wolfred-Nelson qui s'étend vers l'est à partir du boulevard Pie IX le long de la rue Notre-Dame. Saint-Hyacinthe lui a aussi consacré une rue. Les autres ononymes concernent souvent

Horatio Nelson, le vice-amiral anglais qui a vaincu la flotte de Napoléon à la célèbre bataille de Trafalgar (1805). Il y est décédé mais son exploit en a fait un héros dans l'Empire (colonne Nelson à Montréal, à Québec, à Repentigny ou ailleurs). Par ailleurs, l'odonyme Nelson se réfère souvent à des noms ou prénoms locaux. Curieusement, aucune évocation toponymique de Robert Nelson nulle part à notre connaissance.

JLL

Des visites possibles au Cimetière Mont-Royal

Jean-Louis Lalonde envisage d'offrir quelques visites à pied au Cimetière Mont-Royal. Une porterait sur le soutien des anglophones à l'évangélisation en français, une autre sur les pasteurs notables qui y sont enterrés (et on pourrait la compléter par une autre au cimetière Hawthorn Dale dans la même veine), une autre sur les personnages de marque francophones qui s'y trouvent (avocat, maire, hommes d'affaires, pasteurs éminents comme Chiniquy, etc.) et enfin, une qui pourrait porter sur l'incinération, interdite par l'Église catholique avant 1960, ce qui a valu quelques inhumations de catholiques en cimetière protestant. Dossier à suivre. La même idée pourrait être reprise pour d'autres cimetières.

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Lougheed :
(514) 482-0086

RESPONSABLES DU BULLETIN

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608